18

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE

M. LE DOCTEUR MOYNIER

LE 10 AVRIL 1867

PAR

M. LE DOCTEUR FAUCONNEAU-DUFRESNE.

DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE

DE

M. LE DOCTEUR MOYNIER

PAR

M. LE DOCTEUR FAUCONNEAU-DUFRESNE.

Messieurs,

Un pieux usage, que nous devons respecter et conserver, est celui de raconter sur la tombe les mérites et les services d'un défunt. Permettez-moi de remplir cette tâche à l'égard d'un médecin distingué, d'un homme de bien et d'un ami. Pour cela, je réclame un moment votre attention et votre indulgence.

M. Moynier était né à Lyon. Après ses études, il se présenta aux cours du grand Hôtel-Dieu de cette ville, qui a été et est encore la pépinière des chirurgiens les plus habiles. Mais, à cette époque la France du premier empire était en armes et occupait une partie de l'Europe. Les soldats avaient besoin d'être assistés par les hommes de l'art, et le jeune Moynier ne tarda pas à recevoir une commission pour l'Espagne.

Il se trouvait à Madrid au moment de la terrible insurrection qui fut si énergiquement réprimée par le prince Murat. Il suivit les péripéties de nos succès et de nos revers, fit partie du corps

d'armée qui exécuta sa retraite sur Bayonne et sur Pau; dans la gorge et sur le coteau d'Orthès il fut exposé, pendant plusieurs heures, avec ses camarades, à l'artillerie du duc de Wellington.

A la fin de la guerre, il revint à Lyon, puis s'achemina sur Paris. Les souvenirs d'Espagne, où il avait connu le docteur Lerminier, l'un des médecins de l'Empereur, le conduisirent à l'hôpital de la Charité, dans lequel cet habile praticien faisait des cours de clinique. Des relations intimes s'établirent entre le maître et l'élève, et je dois constater que non-seulement M. Moynier a toujours conservé pour ce maître la plus vive reconnaissance, mais encore que la famille de celui-ci a reçu de lui, jusqu'aux derniers temps de sa vie, de sincères et généreux témoignages de cette reconnaissance.

Vous tous, Messieurs, qui avez connu M. le docteur Moynier, qui avez reçu ses soins pour vous et les vôtres, qui avez éprouvé combien il était bon, obligeant et dévoué, et qui venez avec reconnaissance et douleur accompagner sa dépouille mortelle à sa dernière demeure, vous n'avez jamais dû vous étonner des succès de ce médecin, succès dont tous ses confrères se sont toujours plu à reconnaître la légitimité.

Doué d'attention, de patience, de douceur, de bonté, et surtout de pénétration et d'un excellent jugement, M. Moynier plaisait, par ces qualités, aux familles, et la nombreuse clientèle qui s'est attachée à lui, qu'il n'a jamais perdue, est la meilleure preuve qu'on appréciait son mérite, son dévouement et l'affection qu'il témoignait à ses malades.

Tout en exerçant la médecine et la chirurgie en général, M. Moynier s'était principalement livré à la pratique des accouchements. Il avait bien toutes les conditions qu'on pût désirer pour accomplir une telle mission. J'ai parlé de sa bonté, de sa douceur, de sa patience, je dois ajouter qu'il était infatigable. Toujours prêt à partir, à passer les nuits, il ne connaissait ni les

distractions, ni les heures des repas, ni celles du sommeil. On le disait *heureux* dans la pratique de cet art. D'où venait donc le bonheur ? Était-ce l'effet du hasard ? Non, Messieurs, ce bonheur était dû aux qualités que je me plais à noter de nouveau : la patience, l'attention, cet excellent jugement, cette grande et longue expérience qui lui faisaient reconnaître la moindre apparence de danger, le remède à y opposer, le temps qu'il fallait laisser à la nature, le moment où il convenait de l'aider dans ses efforts impuissants.

Aussi, Messieurs, que de mères l'ont entouré de leur reconnaissance ! il a mis au monde leurs enfants et leurs petits-enfants. Courbé sous le poids des années, on réclamait encore sa science et ses services, et, pendant sa maladie, une jeune femme venait à son chevet pleurer de douleur et de regrets de ne pouvoir plus compter sur lui.

L'attention du gouvernement avait été appelée sur les mérites et les services de M. le docteur Moynier ; en 1834, il reçut, à l'approbation générale, la décoration de la Légion d'honneur.

Cette carrière, Messieurs, a été bien remplie. Arrivé à 78 ans, M. le docteur Moynier exerçait encore et inspirait toute confiance. Exemple exceptionnel dans la pratique de notre art ! Mais c'était pour lui un sacerdoce qu'il voulait accomplir jusqu'à la fin.

Faisons, Messieurs, un instant trêve à notre douleur, et demandons-nous si la vie et la fin de M. le docteur Moynier ne sont pas chose enviable. Cette vie, il l'a passée à rendre service, à se dévouer aux soins des pauvres comme à ceux des riches. Bien qu'âgé, il n'a pas connu les infirmités : le ciel lui a accordé d'achever son existence sans souffrir. Il a reçu les consolations de la religion, les secours affectionnés d'une épouse dévouée ; il s'est vu entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, à qui son travail et sa prudence ont assuré un heureux avenir. Son fils lui succède avec distinction dans l'art où il a laissé tant de sou-

venirs; et son gendre, sorti au premier rang de l'École polytechnique, compte aujourd'hui parmi les ingénieurs et les professeurs les plus éminents.

Toutes ces circonstances ne peuvent assurément étancher les larmes de cette honorable famille, mais elles seront, par la suite, sa consolation et l'une de ses gloires.

Adieu donc, digne ami et bien-aimé confrère ; reposez en paix dans cette tombe ; et si, dans le monde invisible, il est des places d'élite réservées à ceux qui ont fait le bien en traversant cette terre, la vôtre y est assurément marquée.

Extrait du JOURRNAL DES CONNAISSANCES MÉDICALES PRATIQUES, *par M. le Docteur* P.-L.-B CAFFE (nº du 30 avril 1867).

MOYNIER (JOSEPH), docteur en médecine, reçu en 1817, ancien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon, ancien chirurgien militaire, chevalier de la Légion d'honneur, né à Lyon en 1789 d'un père négociant, est mort à Paris d'une pleurésie du côté droit, avec complication hépatique, après moins de deux mois de cette maladie constatée et quelques jours seulement de repos absolu. Ce respectable praticien, qui depuis cinquante-deux ans habitait sa maison, 20, rue Caumartin, était tellement connu et recherché, que même s'il l'eût voulu il lui devenait difficile de s'abstenir complétement de l'exercice de la médecine. Pour obtenir ce résultat, il faut que le médecin aimé change de résidence. Les souffrances d'un malade, la douleur d'une mère dominent toujours la sévérité d'une consigne.

Moynier fut un des accoucheurs les plus répandus de Paris. Pendant les deux derniers mois de sa vie, il pratiqua encore six

accouchements, et ce fut alors que ses imprudences et la fatigue aggravèrent la maladie qui le fit succomber.

La pratique de Moynier était toujours sage, prudente, marquée au type du bon sens le plus calme et le plus parfait.

Il compta pour clients les hommes les plus haut placés ; il fut l'ami du comte Beugnot, l'ancien ministre de l'intérieur et de la police sous Louis XVIII. Il eut encore pour clients et amis M. Théodore de Lameth, mort il y a peu d'années presque centenaire, dernier survivant des frères Lameth qui ont joué un rôle si honorable dans la Révolution ; le maréchal Dode de la Brunerie, créateur des fortifications de Paris ; M. le vicomte de Morel-Vindé, prédécesseur de notre confrère M. Rayer à l'Académie des sciences ; M. de Stackelberg, un des membres du Congrès de Vienne, signataire des traités de 1815 ; le général Cavaignac, président de la République en1848, et une foule de personnages marquants de notre époque.

Moynier avait été interne à l'Hôtel-Dieu de Lyon avec Lisfranc ; c'est de là qu'ils furent commissionnés pendant six ans comme chirurgiens à l'armée française opérant en Espagne. Ils se trouvaient à Madrid pendant ces journées de terrible et légitime révolte qui fut si énergiquement réprimée par le soldat-général Murat. Ils organisèrent dans cette ville des cours suivis par les médecins : Moynier y enseignait l'anatomie ; Lerminier, la clinique ; et son collègue Lamouroux, la botanique. (Voir la nécrologie de Lamouroux, *Journal des Connaissances médicales*, n° du 30 janvier 1866, page 47, 33e année.) Moynier assista, en 1812, à la bataille des Arapiles, sous les murs de Salamanca. Marmont, duc de Raguse, qui commandait, fut complétement battu ; il n'osa pas en instruire Napoléon, et il lui expédia son aide de camp, le colonel Favier, qui lui annonça cette défaite la veille même de la bataille de la Moskowa.

Moins d'un an après, le 21 juin 1813, notre confrère fut le douloureux et actif témoin du désastre de la bataille de Victoria,

désastre accompli sous le commandement du roi Joseph, frère de Napoléon. Il termina sa carrière militaire par la bataille de Toulouse, livrée le 10 avril 1814 par le maréchal Soult au duc de Wellington.

Moynier vint reprendre ses études à Paris; il soutint sa thèse : *Sur la péritonite des femmes en couche*, et se livra exclusivement à la pratique avec un esprit d'ordre jamais interrompu, jamais oublié, en ne changeant pas de domicile pendant cinquante-deux ans, ce qui explique suffisamment la fortune qu'il a très-légitimement acquise. En 1832, à la suite du choléra, on lui avait décerné une médaille de bronze, et le 30 avril 1833 il fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur. Marié dès l'âge de 29 ans à Mlle Adam, il laisse pour héritiers avec sa chère compagne : une fille, Mme Delesse, femme d'un ingénieur en chef des mines, professeur de géologie à l'École normale et de géologie agricole à l'École des mines, auteur d'une carte hydrologique de Paris, fort recherchée ; un fils, le docteur Eugène Moynier, ancien interne des hôpitaux, ancien chef de clinique de l'Hôtel-Dieu, et lauréat de l'École de médecine, médecin distingué et aimé de ses confrères.

Dans le cimetière du petit village de Mercurey en Bourgogne, on lit sur la tombe de Pierre Moynier, frère du docteur Moynier, l'épitaphe suivante :

> **Acceptant du travail le pénible devoir,**
> **Debout dès le matin, il ne s'assit qu'au soir.**

Notre regretté confrère semble avoir pris cette devise pour règle de sa conduite et de sa vie.

CAFFE.

Paris. — Imp. FÉLIX MALTESTE et Cie, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.